

Bruce Bégout

L'ACCUMULATION PRIMITIVE DE LA NOIRCEUR



ALLIA

L'Accumulation primitive de la noirceur

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Zéropolis
Lieu commun
La Découverte du quotidien
De la décence ordinaire
Le ParK

BRUCE BÉGOUT

L'Accumulation primitive de la noirceur



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

© Bruce Bégout, pour la photographie de couverture.
© Éditions Allia, Paris, 2014.

À Aude.

“Tout fonctionne. Voilà qui est précisément inquiétant, que cela fonctionne et que le fonctionnement pousse sans cesse plus loin vers plus de fonctionnement encore.”

MARTIN HEIDEGGER

A. FLOTTEMENTS

- X %

WALTER et moi entretenions depuis la fin de l'adolescence une passion secrète pour un écrivain peu connu : Richard Lazare. Cela faisait des années que ses textes précieux, renouant avec le conte gothique, et qu'il combinait comme nul autre avec les fantaisies malsaines de Sternberg et de Wilcock, nous cramponnaient. Nous étions à l'affût de la moindre de ses productions publiées dans des revues confidentielles ou des petites maisons d'édition, et cultivions de manière clandestine notre fascination. Nous nous employions à traquer, comme les derniers spécimens d'espèces en voie de disparition, ces trop rares publications qu'il se plaisait à distiller au compte-gouttes. Et lorsque, par chance, nous parvenions enfin à dénicher dans un opuscule quasi introuvable l'un de ses récits, nous devions nous contenter de sa taille réduite. Car Lazare bannissait les longueurs, les redondances, les molleses, tout ce qui était, disait-il, lâche et loquace, les transitions inutiles, les développements secondaires, le fatras psychologique, ce qui pouvait retarder la *frappe*. À chaque ligne, il désirait conserver une tension extrême. Aussi sabrait-il, dès qu'il le pouvait, et sans que cela détériorât l'impression d'ensemble, les passages vaseux et traînants. Ses textes ramassés sur eux-mêmes, comme des carapaces de hérissons, en avaient tout le piquant. La brièveté, disait-il, condensait et densifiait. Elle creusait l'énigme. Loin de la confusion bavarde, nous placions très haut son *Bréviaire des ombres* et les proses courtes des *Collectes* tome 1 & 2. Lazare appartenait pour nous au cercle étroit et réservé des auteurs lucifériens, ces sortes de noms magiques que l'on se refile sous le manteau comme de la came de premier choix. Nous n'hésitions pas à placer la lecture de ses miniatures au rang des plaisirs les plus intenses que nous pouvions éprouver, loin devant les contentements procurés par la sexualité collective et les paysages spectaculaires. Nous n'avions cependant jamais osé le contacter, de peur de le déranger, ou peut-être

de verser à bon compte dans le cliché du fanatisé. La distance sacrait la considération. Toutefois cette ligne blanche finit par nous apparaître de plus en plus comme une règle contraignante et un peu stupide. Nous savions que Lazare habitait notre région. Nous décidâmes un jour de lui écrire dans le but, tout d'abord, de lui témoigner notre admiration sincère et, ensuite, s'il ne trouvait pas cette demande inconvenante, de solliciter une entrevue. À notre surprise – car nous le pensions inaccessible – il nous répondit assez rapidement. Il se dit quelque peu étonné par notre requête, lui qui s'était accoutumé à l'anonymat des taupes et s'y plaisait, mais accepta avec joie de nous rencontrer. Sa lettre était amicale, aux antipodes des façons crues de l'être bilieux que nous avions imaginées. Alors que nous nous attendions à être conviés chez lui, il nous donna rendez-vous à la brasserie Des Amis située dans le centre commercial -x % de Massy. Ce qui nous rendait si enthousiastes ne recelait-il pas une menace que nous ne soupçonnions pas ?

Dès le réveil, nous fûmes pris d'une excitation fébrile. Notre appréhension générale redoubla devant les difficultés à nous rendre à notre lieu de rendez-vous. Il nous fallut en effet prendre le RER B, puis un bus de banlieue que nous attendîmes plus d'une demi-heure, et enfin marcher pendant encore vingt minutes dans une zone impropre à tout déplacement piéton comme à toute vie humaine. Inquiets, nous surveillions les alentours comme ceux qui s'infiltrèrent dans des endroits suspects. Cela ralentissait notre allure. Heureusement nous étions partis en avance, afin de parer tout imprévu. Derrière un pylône, -x % apparut. C'était un centre commercial de taille moyenne, un peu décrépît. Il n'appartenait pas à la race noble des hypermarchés haut de gamme qui associent consommation et divertissement. Il devait dater des années soixante-dix et accusait franchement son âge. La peinture de la façade s'écaillait en plaques disjointes, les enseignes brinquebalaient prêtes à crouler, et le parking, envahi par des herbes folles aux allures de serpent, était quasiment vide comme pour un 15 août. On aurait dit des ruines sans passé. Cette vision ne nous découragea pas.

Nous pénétrâmes dans le bâtiment d'aspect sinistre par une porte tournante qui, tout en grinçant horriblement,

faillit nous faire choir. De la *muzak* sirupeuse et un éclairage agressif nous reçurent. Ce n'est qu'une fois passé le seuil que nous distinguâmes le restaurant chinois et le cordonnier qui faisait aussi serrurier et tabac. Habitant Paris depuis toujours, nous n'avions pas l'habitude d'évoluer dans ces parages suburbains dont les codes nous étaient inconnus. Il s'agissait là d'une initiation soudaine et quelque peu violente. Le passage dans le nouvel ordre mondial que Lazare nommait le *Dispositif*. Un monde de béton et de tôle, de hangars peints, de volumes géométriques, sans crypte, sans cave, sans mystère. Heureusement, notre lieu de rendez-vous ne fut pas très difficile à trouver. Seules deux galeries formaient une équerre. Nous nous engageâmes dans sa barre supérieure, plus exactement dans sa partie gauche. De loin, nous vîmes Richard Lazare attablé à ce qui paraissait être une terrasse de café donnant directement sur l'intérieur de l'allée couverte où, au rythme lent des vannés, quelques caddies et familles traînaient de conserve entre les jeux automatiques pour enfants. C'était bien le Des Amis. Lazare n'était pas seul. Était assis à ses côtés un homme à la figure émaciée, à la blondeur germanique. Ils semblaient converser en intimes. À l'heure dite, nous nous présentâmes. Notre écrivain ne correspondait pas du tout à l'image que nous nous étions faite de lui. Certes nous connaissions son visage à travers quelques photographies que l'on avait réussi à glaner sur divers blogs et nous n'eûmes pas de problème à le reconnaître. Mais ce furent ses manières qui, tout de suite, nous surprirent. Loin d'être un homme sombre et taciturne, il faisait preuve de gaieté, d'entrain, et n'arrêtait pas de parler. Il démarra l'entrevue sur les chapeaux de roue, ne nous laissant pas placer le moindre mot. Il était presque trop heureux d'avoir trouvé deux jeunes hommes que son œuvre intéressait. Une énergie communicative qui, pendant des années, n'avait pas trouvé à s'exprimer, s'épanchait avec joie. Il évoquait de façon volubile aussi bien son temps, qu'il trouvait *formidable*, que l'état actuel de la création littéraire, qu'il encensait comme *un âge béni*. Il lui eût paru fâcheux ou inconvenant de dire du mal d'un auteur. L'aigreur chez les artistes étant, nous confia-t-il, "une maladie infectieuse", il ne souhaitait pas l'attraper ni la transmettre comme "une